

Title	Le motif de la canne qui murmure
Sub Title	
Author	松原, 秀一 (Matsubara, Hideichi)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	1982
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.44, (1982. 12) ,p.230(65)- 240(55)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	白井浩司教授記念論文集
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00440001-0240

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Le motif de la canne qui murmure

Hidéichi Matsubara

Les récents travaux de MM. Alan Dundes, Claude Brémont ou Bruno Bettelheim et d'autres savants nous ont mieux éclairés sur la structure morphologique du récit et la fonction psychologique d'un conte. Ces analyses ont apporté des retouches et plus de précision à la typologie du conte populaire, dégagée jadis par Vladimir Propp, qui s'était inspiré de l'incalculable étude des Fabliaux que nous devons à Joseph Bédier. Comme M. Claude Brémont le remarque fort judicieusement, l'étude de Bédier ne vise pas à l'analyse structurale des récits, mais elle réfute les théories sur l'origine orientale des thèmes narratifs. Pour reprendre les mots de M. Brémont, Bédier a conçu "un programme d'étude synchronique", et le critique ajoute que "Joseph Bédier, en 1894, annonce Propp, mais ne devance pas Sausure."⁽¹⁾ Cette dernière constatation, acerbe, nous laisse quelque peu réticent, bien que nous semblent légitimes les remarques de M. Brémont sur la fragilité de la distinction de Bédier entre les contes universels et les contes ethniques aussi bien que la "pétition de principe" relevée chez Bédier qui prenait pour conte ethnique un fabliau attesté en une seule version par opposition à ceux qui ont été conservés en plusieurs versions. Car Bédier n'a jamais cherché à constituer une théorie générale du récit. Le but que Bédier se proposait de poursuivre dans son livre était de démontrer la futilité des études d'origines, donc de diachronie. Une minutieuse étude comparative des contes orientaux et occidentaux apparentés aux fabliaux a amené Bédier à la constatation du fait que les fabliaux français sont des entités organiques indépendantes, à l'explication desquelles les héré-

dités ne suffisent pas entièrement. Il est à noter que Bédier n'a jamais dénié toute valeur à la théorie indianiste en bloc. Il reconnaît volontiers l'introduction en Occident de grands recueils de contes orientaux à travers des corpus tels que la *Disciplina clericalis*, le *Roman des sept sages*, le *Directorium humanae vitae* ou *Barlaam et Josaphat*. Il n'écarte pas non plus la possibilité d'une origine indienne pour onze fabliaux (sur les cent quarante-sept fabliaux de la liste établie par Bédier, ce chiffre est en effet dérisoire, il faut le reconnaître). "La théorie orientaliste, dit Bédier, est vraie quand elle se réduit à dire : «l'Inde a produit de grandes collections de contes. Par voie lettrée et par voie orale, elle a contribué à en propager un grand nombre.» Affirmations qui conviennent, l'une et l'autre, à un autre pays civilisé quelconque. Elle est fausse quand elle attribue à l'Inde un rôle prépondérant, quand elle l'appelle «le réservoir, la source, la matrice, le foyer, la patrie des contes.» C'est dire que le système orientaliste meurt, au moment précis où il devient un système."⁽²⁾ Respectueux des textes en bon philologue, il a été contre l'application systématique d'une théorie. L'examen des cas d'espèce le préoccupait, nullement la considération abstraite du conte. Il a dégagé par son acuité d'analyse la structure morphologique des fabliaux. Il a voulu saisir les fabliaux dans leur vitalité, dans le comportement des différentes versions d'un même groupe. Il se plaisait à manier les faits sans penser à l'abstraction générale de la "narratologie." Le maître livre de Joseph Bédier "Les Fabliaux" nous engage dans la voie de prudence et nous invite à l'examen matériel des textes.

Lecteur japonais lisant les textes français, nous sommes souvent frappé de trouver des coïncidences de thèmes et de motifs dans notre propre littérature. Nous avons déjà traité de cas tels que ceux du "Dit de l'Unicorne", du "Lai de l'Oiselet" et du "Trésor du roi Rhampsinite".⁽³⁾ Pour ces trois contes, la filiation du thème par voie lettrée est assez manifeste. Nous présentons cette fois un motif commun à des contes japonais et français. Bédier a dit qu' "En myriades de molécules, il flotte, épars dans l'air, le pollen des contes." Peut-on espérer que ce pollen, comme dans une fouille archéologique, révèle

un jour l'origine commune des contes auxquels il était parasite ?

Le quatorzième conte des *Cent Nouvelles Nouvelles*, ainsi que le conte de l' "*Ermite*" de La Fontaine nous rappellent un groupe de contes japonais médiévaux. Malgré le sous-titre que La Fontaine donne à l'*Ermite* et qui présente la nouvelle comme tirée de Boccace, nous sommes aujourd'hui presque certains par le manuscrit Conrart qu'elle a été écrite sur une nouvelle des *Cent Nouvelles Nouvelles*, nouvelle que toutes les éditions postérieures ont intitulée : *Faiseur de pape ou l'homme de Dieu*.⁽⁴⁾ Il s'agit d'un ermite qui vivait dans la montagne près de la rivière d'Ouches dans "la marche" de Bourgogne. Cet ermite s'aperçoit de l'existence dans le village voisin, d'une belle fille dont la mère est une veuve. Lui, "non moins luxurieux qu'un vieux singe est malicieux", conçoit un plan pour séduire cette beauté. Un soir, très tard, il arrive à la maison de la veuve avec un bâton percé et creux. Il fait un trou dans le mur, y introduit le bâton de façon qu'une extrémité vienne près de l'oreille de la veuve et murmure à travers ce tuyau la salutation angélique sans éveiller la dame, disant que Dieu veut "enter un *hoir* dans la fille" pour réformer son église, qu'il lui faut amener la fille auprès du saint ermite qui engendrera un futur pape. Le matin, la mère amène la fille à la montagne. Absorbé dans sa dévotion, l'ermite hypocrite simule l'étonnement et refuse la proposition des deux femmes qui retournent chez elles. L'annonce nocturne se répète et à la troisième requête, l'ermite cède, et la fille conçoit, à la joie des deux femmes. "Mais ce qui vint, dira La Fontaine, détruisit les châteaux, Fit avorter les mitres, les chapeaux, Et les grandeurs de toute la famille : La signora mit au monde une fille."

La Fontaine suit assez fidèlement le trame de la 14^e nouvelle, non sans enjoliver glamment l'histoire. Repris par la Fontaine, le bâton devient un cornet et l'ermite Forge-pape, au lieu de murmurer dans le bâton percé, crie à épouvanter les deux femmes :

Une nuit donc, dans le pertuis mettant
un long cornet, tout du haut de la tête
Il leur cria...

A notre avis, cette modification a son importance, mais nous verrons cela plus tard.

Les histoires courant sur la manière de tromper une femme en utilisant frauduleusement le nom d'une divinité sont très répandues dans le monde entier. La nouvelle de Boccace mentionnée en sous-titre par La Fontaine, (la seconde nouvelle du quatrième jour), en est une. Dans l'antiquité Flavus Josèphe, et le Pseudo-Calisthène dans la vie d'Alexandre, utilisent aussi cet argument. La séduction par promesse de faire enfanter un pape est cataloguée dans le *Motif-Index* de Stith Thompson sous le sigle de K 1315, 1. 2. 1. Nicolas de Troyes connaît ce récit. Mais ce qui nous retient ici, c'est "le long baston percé et creux dont il (=ermite) estoit hourdé" du quatorzième conte des *Cent Nouvelles Nouvelles*, car nous connaissons ce bâton. Dans un conte japonais du quinzième siècle, la canne de bambou percée a été utilisée de la même façon dans la main d'un bonze. C'est dans le conte intitulé "Sasayaki-také" (Bambou murmurant) attesté en diverses versions et dont l'histoire, dans sa première moitié se rapproche du début du conte *Faiseur de Pape*, mais en étant adroitement agencée avec le thème de la substitution à la femme d'un animal, thème qu'on retrouve dans les canons bouddhiques et dans *l'Océan du Conte* (Kata Sarit Sagara), fameux recueil indien.

Résumons le conte de "Sasayaki-také", assez long dans le texte original :⁽⁶⁾

Saémon-no-jo, un homme de petit état, habitait dans une ruelle de Nijo à Kyoto. Heureux et riche, son seul souci en ménage était de ne pas avoir d'enfant. Les vœux au Vaisravaṇa dans la montagne Kurama du nord de Kyoto ayant été exaucés, le couple eut une fille. Quand celle-ci eut quatorze ans, elle alla avec ses camarades regarder une partie de ballon donnée au palais par le Seigneur de Nijo, maire du Palais, qui parmi la foule remarqua l'allure distinguée de cette jeune fille. Il voulut faire sa connaissance, mais en vain. La partie finie, la foule sortit du palais. Le Maire guetta par la fenêtre le passage de la jeune fille, l'admira et tomba amoureux d'elle. Il envoya son conseiller l'aborder pour connaître son identité. La fille ne déclina

pas son nom et répondit seulement qu'elle n'avait pas de race et habitait la montagne de Takama. Le maire fut découragé, car le mont Takama était un repaire réputé d'esprits malfaisants. Mais il ne put l'oublier et tomba malade. Une dame de la cour, apitoyée par le dépérissement langoureux du Maire, s'enquit, lui révéla que la montagne de Takama était peut-être une allusion littéraire à une ancienne pièce de *waka* et que la jeune fille voulait dire par cette allusion au *waka* qu'elle était insaisissable comme le nuage des cimes du mont Takama. Cette révélation rendit le maire plus amoureux, puisque la jeune fille avait montré dans sa réponse une culture affinée. Il alla consulter le fameux devin Abé Nakamoto, qui lui conseilla d'adresser les vœux à son dieu protecteur Vaiśravaṇa.

D'autre part, Saémon-no-jo songeait à trouver un bon parti pour sa fille. Comme elle était une enfant obtenue grâce aux prières au Vaiśravaṇa du mont Kurama, il invita Saiko, un dignitaire du temple de Kurama, à venir chez lui procéder aux pratiques du culte les plus indiquées dans ce but. Après une semaine de dévotion à Vaiśravaṇa chez Saémon-no-jo, Saiko, à la vue de la belle fille de quatorze ans perdit le repos de l'âme. Le saint homme, prêtre depuis ses 19 ans, et demeuré sérieux dans son observance jusqu'à l'âge de 67 ans, avait connu le premier trouble amoureux de sa vie devant l'irrésistible attrait de la jeune fille. Le Bouddha lui-même, pensa-t-il, avait eu son épouse Yasodhara qu'il avait disputée à son rival et cousin Devadatta et obtenu d'elle Rahula. A quoi bon l'abstinence pour arriver à la félicité immatérielle de l'au delà ? Mieux valait la jouissance réelle et immédiate du bonheur du siècle, même au prix de la damnation aux enfers après la mort. Le religieux n'avait pas étudié en vain de si longues années, il s'ingénia à monter une astucieuse manigance. A minuit passé, il perce un bambou et l'introduit au chevet du couple dormant dans la chambre attenante puis murmure à travers ce tuyau "Moi, Vaiśravaṇa, j' ai apprécié votre dévotion pendant toute cette semaine. Faites, en hâte l'offrande de votre fille chez moi à la montagne de Kurama. Le parti sera trouvé. Mettez votre fille dans un long coffre en bois, et apportez-la à midi à l'ermitage de Saiko. Si vous vous y refusez, votre famille

sera frappée de la maléfice dans la semaine ; et il ne faudra pas m'en vouloir : c'est votre désobéissance qui aura amené ce châtiment."

Réveillés en sursaut, le mari et la femme se racontent le message divin qu'ils ont reçu en songe. La coïncidence des deux rêves les convainc. Dès l'aube, le couple vient trouver Saiko, absorbé dans la récitation du Dhârani, prière ésotérique. Informé de l'oracle onirique, il se donne l'air extérieur à l'affaire et précisa sans faire paraître sa satisfaction intérieure, qu'il est formellement interdit aux femmes de pénétrer dans le sanctuaire de Kurama. Il demande donc la confirmation du songe. Sur les protestation d'assurance du couple, il cède, et d'un air indifférent, leur conseille d'envoyer la fille directement à la chapelle de Vaiśravaṇa avec beaucoup de précaution afin de ne pas éveiller la méfiance inutile, puis s'en va prétextant qu'il mettrait un *shiménawa*, (une corde de purification), à la pièce destinée à recevoir la vestale. Le couple annonce à la fille que Vaiśravaṇa la rappelle à lui et la supplie de ne pas oublier ses parents après leur mort, et de prier pour eux. Ils se plaignent de leur grand âge. La jeune fille dédaigneuse du mariage et qui avait déjà refusé plus d'un parti, est bourversée. Tous trois pleurent à chaudes larmes en se préparant à cette séparation inattendue. Après la cérémonie d'adieux et l'échange des coupes de *saké*, la fille est mise dans une longue caisse, et confiée à deux portefaix qui se mettent en route de Kurama. Arrivés près de l'étang Mizoro au pied du mont Kurama, les portefaix éniivrés par le coup de l'étrier, déposent la caisse et s'endorment.

Or justement le Maire du palais, qui était allé implorer Vaiśravaṇa pour que le dieu l'aide à retrouver l'objet de son amour, descendant de la montagne de Kurama, vient à passer près de l'étang. Il aperçoit une grande caisse et des hommes endormis. Intrigué, il va soulever le couvercle, découvre une femme. Il la fait sortir et la remplace dans la caisse par une génisse se trouvant d'aventure près de l'étang, et la ramène au palais.

Saikō, dans son temple de Kurama, préparait la reception de la caisse avec ses acolytes. Rompant avec les règles végétariennes, ils découpent des carpes sur la table des lectures de canons, débitent

les poissons avec les rasoirs servant à entretenir la tonsure. (les bonzes avaient la tête rasée.) Le festin s'apprête pendant que les portefaix dorment. Ceux-ci, dégrisés, arrivent et remettent la caisse aux bonzes relaps, qui la transportent avec beaucoup de soins comme un trésor, croyant porter la belle fille. Ils embaument leur robe en brûlant de l'ensens, se lavent la figure, avant d'ouvrir la caisse. A leur stupéfaction, c'est une vachette noire qui se rue subitement au dehors. Saiko est renversé d'un coup de pied, la statue de Vaiśravaṇa bousculée. Croyant à une punition du Bouddha, les prêtres, reprenant leur chapelet, récitent fébrilement, des formules d'exorcisme pour faire quitter à la jeune fille cette forme bestiale. Une nuit blanche ne suffit pas à la tâche. Dans tous les environs, le bruit court bientôt que des veillées répétées de prières ont lieu au temple, ce que les prêtres auraient bien voulu garder secret. A la fin, trois mille prêtres des temples du mont Hiéi, au Nord de Kyoto, sont mis au courant des exercices d'exorcisme de Kurama. C'est toute une foule qui vient voir la vache. Forcé de donner une explication, Saiko prétend que Saémon-no-jo a amené sa fille transformée une belle nuit en vache, et que, sur la demande du pauvre homme, il est en train de conjurer le maléfice par trois semaines d'austérités. Dans une éloquence digne de Purna Maitrayaniputra, le Démosthène indien, il expose l'affaire et prie la foule de ne pas faire obstacle au rite de conjuration de trois semaines et de laisser les prêtres tranquilles. Mais un paysan qui scrutait la vache pendant toute la harangue de Saiko, déclare haut que cette vache est celle d'un Saburoémon d'Ichinohara qui l'avait mise en pâture. Il propose de la ramener à son propriétaire et s'en va tranquillement avec la vache, ce qui amène une hilarité générale. La foule s'excite à discuter le choix d'une punition pour ce bonze luxurieux, mais soudain, le ciel se couvre de nuage, la foudre tombe avec des éclairs. En un clin d'œil, le beau temps revient, mais point de Saiko. On le retrouvera plus tard à la cime d'un cyprès, écartelé, la tête en bas, dans une vallée, qui fut dénommée par la suite, la vallée du dignitaire (Sojo-gatani).

Cependant le Maire du palais, comme nous l'avons vu, avait ramené la jeune fille chez lui. Dans le salon éclairé, il s'était aperçu qu'elle était la dame de son cœur, celle qu'il cherchait depuis longtemps. En rendant grâces à Vaiśravaṇa, il décide de l'épouser. Le mariage est célébré à la grande liesse de tous, y compris Saémon-no-jo et de sa femme. Le Maire du palais fit de riches donations au temple de Kurama. Il eut du mariage deux garçons et deux filles. A sa retraite, le fils aîné lui succéda dans ses fonctions, lui-même fut vénéré sous le nom de Taiko de Horikawa. Toute cette prospérité avait été l'œuvre de Vaiśravaṇa de Kurama."⁽⁶⁾

Comme nous venons de le voir, l'histoire est agencée sur deux contes : celui de la captation d'une femme en utilisant le nom d'une divinité et celui de la substitution à une femme en caisse d'un animal. Pour ce second thème, Minakata Kumakusu a signalé, dès 1930, dans un court article,⁽⁷⁾ une version chinoise de l'époque des Tang, une version de *Vetala-pancha vinsatika* indien, une version de *Kata Sarit Sagara* de Somadeva. Nous possédons aussi différentes versions orales recueillies un peu partout dans le Japon. Revenons au premier thème qui nous intéresse directement.

La plus vieille version japonaise de l'histoire est celle qui fut écrite par le moine Muju vers 1304. Né en 1226, Muju nous a laissé cinq ouvrages dont le premier, "Shaseki-shu," a été récemment traduit en français par M. Rotermond.⁽⁸⁾ Le *shasekishu* nous livre une allusion au conte en question ; mais c'est dans le recueil de contes *zodan shû* qu'il a composé en 1304, c'est-à-dire quand Mujû avait soixante-dix-neuf ans que l'histoire est rapportée.

Voici un résumé de cette version du "Zodanshu"⁽⁹⁾

"Une fille noble de 14 ans, appauvrie, vint faire la veillée au temple de Kurama, accompagnée de sa nourrice. Le dignitaire du temple, tout âgé qu'il était, tomba amoureux de cette belle fille, et s'ingénia à monter une machination. Affublé d'une mitre pourpre, une canne dorée à la main, il fit son apparition entre les rideaux écartés de l'autel. Réveillant les deux dévotes assoupies, il leur intime l'ordre d'obéir sans réplique aux instructions que leur donnera le dignitaire

du temple, même si ses ordres paraissent déraisonnables. La nourrice, toute heureuse d'avoir obtenu un oracle divin, s'en va trouver le dignitaire dès le matin et lui raconta l'oracle. Le dignitaire déclare qu'il n'a envie que de suivre la volonté divine et accepte que la jeune fille vienne auprès de lui. La jeune fille n'aura qu'à suivre les indications divines, qui sont de se mettre dans la caisse que le dignitaire leur enverra sous le prétexte de recueillir une statue bouddhique. Mis en nage par les châteleurs d'été, les clerks porteurs de la caisse déposent en chemin pour prendre un bain dans la rivière Kamo. Nijo-no-Chujo, fils du maire du palais, revenant du pèlerinage du temple de Kamo venait tout juste à passer par là. Il découvre une jeune fille dans la caisse, la remène chez lui, après avoir mis un bœuf de deux ans à sa place. Les clerks, revenus de la baignade, trouvent la caisse plus lourde qu'avant. Croyant à la fatigue d'après le bain, il n'en transportent pas moins la caisse au temple. Le dignitaire les écarte en leur accordant la liberté d'aller jouer dans un temple voisin. Le bœuf s'élançe hors de la caisse, salit le temple, brise les portes et les meubles. Le dignitaire reçoit la punition de sa forfaiture. Les deux femmes obtiennent le prix de leur piété et de leur foi."

Dans la forme très simplifiée, l'histoire reste la même. Ici n'apparaît cependant pas le motif de la canne qui murmure. Le personnage parle directement à ses victimes. Un accoutrement improvisé suffit à faire croire à une apparition.

L'ermite dans les *Cent Nouvelles Nouvelles* s'est servi d'un bâton percé pour murmurer la salutation angélique. L'ermite de la Fontaine a rejeté le bâton pour prendre un cornet et crier à épouvanter les deux femmes. Alberto da Imola, dans Boccace, va simplement annoncer l'oracle divin à Lisetta. Il n'est nul besoin d'un instrument spécifique pour tramer cette histoire. Alors pourquoi un bâton creux et percé dans la main du Faiseur de Pape français et un bâton de bambou percé dans la main du prêtre japonais Saiko?

Japonais familier du bambou, entouré d'objets de bambou dans notre vie quotidienne, nous savons qu'il est très aisé de percer les noeuds du bambou et qu'ainsi le bambou porte facilement l'eau comme

la voix. On voit partout dans les jardins japonais l'eau amenée dans un tuyau de bambou pour alimenter des bassins de pierre, ou pour faire fonctionner de petits épouvantails sonores destinés à éloigner les cerfs. La canne est un attribut ordinaire d'un bonze itinérant. La canne, percée, portera aisément la voix au besoin; mais on ne peut qu'y murmurer, vu que son diamètre est limité. "Sasayaki-také" serait un conte "éthnique". Il n'y a pas un seul élément insolite susceptible d'intriguer les lecteurs japonais. Par contre, un bâton percé et creux ne nous paraît pas être un objet qui traîne partout en France. L'ermite de La Fontaine préféra ne pas se donner la peine de "percer un bâton" et prend un cornet.

Cessons cependant de suivre ce raisonnement, qui nous ferait encourir les vertes remontrances de Bédier. Contentons-nous de constater une coïncidence, curieuse quand même, de ce motif de la canne qui murmure et d'avoir pu présenter aux lecteurs francophones un conte médiéval japonais qui ne manque pas du piquant et dont les éléments sont agencés de façon adroite et bien imaginée.

NOTES

- (1) Claude Brémont: "Joseph Bédier, précurseur de l'analyse structurale des récits". dans "*Logique du récit*", p. 58. *Seuil*, 1973
- (2) Joséph Bédier: *Les Fabliaux, études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge*, Champion 1925^e. p. 11, introduction. (la première édition est de 1894).
- (3) Hidéichi Matsubara: "Apropos de Dit de l': Unicorn, pérégrination d'un *avadana*" in *Etudes de langues et littérature française No. 22*, Tokyo, 1973. "Un conte japonais parallèle au *Lai de l'Oiselet* in *Jean Misrahi Memorial volume, studies in Medieval Literature*, South Carolina, 1977. "Une Version japonaise de GAZA" in *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Age offerts à Pierre Jonin*, C.U.E.R.M.A. Marseille 1979.
- (4) c. f. p. ex. l'édition de Paul Lacroix, bibliophile Jacob, de 1875 etc.
- (5) La Fontaine: *L'Ermite. Contes et Nouvelles*, deuxième partie, XV. (édition Classique Garnier, 1951, par E. Pilon et F. Dauphin, p. 151).
- (6) Nous lisons le texte dans l'édition par Shimazu H(isamoto) dans la collection d'Iwanami-bunko, 1951. *Zoku-Otogi Zoshi*. 鳥津久基, 市古貞治編『續御伽草紙』岩波文庫。

- (7) Minakata Kumakusu: Une fauve à la place d'une belle, (en japonais) Revue " *Minzoku-gaku* " 12 fasc. 2 me année, repris dans ses œuvres complètes. T. iv, p. 404-406. 南方熊楠『美女の替りに猛獣』「南方熊楠全集」第四卷所収。
- (8) Ichien MUJU: *Collection de Sable et de Pierre, Shasekishu*. traduit commenté par H. O. Rotermund, Gallimard 1979. (collection Connaissance de l'Orient, 49)
- (9) Nous utilisons l'édition par Yamada et Miki, 1973, Miyai-Shoten. 山田昭全, 三木紀人校注『雑談集』(中世の文学) 三弥井書店, 昭和48年。